



ARRÊTEZ, SEIGNEUR CHEVALIER, DIT L'UNE D'ELLES.

rons prendre des oiseaux. Daignez assister à nos jeux, daignez vous reposer sous nos tentes; la franchise et la gaieté vous y recevront; dans la nouvelle Arcadie que nous avons ici formée, nous nous trouvons heureux d'exercer les devoirs de l'hospitalité.

— Mesdames, répond le héros, votre présence, vos discours, vos occupations, vos offres polies, tout m'inspire un doux respect mêlé d'une vive reconnaissance. Plutôt que de briser l'instrument de vos plaisirs, j'aimerais mieux, si vos filets couvraient la face de la terre, aller chercher un monde nouveau pour m'y frayer un chemin. Ces paroles, dans une autre bouche, pourraient ressembler à l'exagération; mais elles deviendront bien simples quand vous saurez que celui qui vous parle est don Quichotte de la Manche. — Ah! mon amie, s'écrie alors la bergère qui n'avait encore rien dit, quelle est notre félicité! Le chevalier que nous voyons est le modèle de la valeur, de la galanterie, de l'amour fidèle. J'ai lu, je sais par cœur son admirable histoire; et je gagerais que cet homme que nous voyons derrière lui est le bon Sancho Pança, le plus spirituel et le plus aimable des écuyers. — C'est tout comme vous le dites, répond Sancho; c'est moi qui suis moi, et voilà mon maître. — Ma chère amie, ajouta la bergère, supplions ces deux voyageurs de s'arrêter ici quelques instants. — Je vous rends grâces de tant de bontés, dont je ne profiterai point, répond don Quichotte: je dois continuer ma route; ma profession m'interdit le repos. »

Dans ce moment arrivèrent plusieurs bergers, frères, amis des deux bergères. Instruits par elles que ce héros était le fameux don Quichotte, dont ils avaient lu les grandes actions, ils le supplièrent de nouveau de venir au moins dîner sous leurs tentes. Notre chevalier le promit; et la chasse ayant aussitôt commencé, une foule d'oiseaux, effrayés par les cris, par la bruyante joie des chasseurs, vint se prendre dans les filets. Tout le monde alors arriva; une trentaine de bergers et de bergères se réunirent autour de don Quichotte, dont on sut à peine le nom, qu'il devint l'objet de tous les hommages.

On le conduisit aux tentes: la table était mise, le dîner prêt. On lui donna la place d'honneur. Sancho se tint derrière lui. La plus aimable conversation anima bientôt le repas. Don Quichotte, qui parlait de tout avec son esprit ordinaire, surprit et charma ses convives.

A la fin du banquet, don Quichotte dit à ses hôtes : « Permettez-moi de vous confier un projet que m'inspire la reconnaissance. Je veux tout à l'heure monter à cheval, me placer sur la grande route, et là soutenir contre tout venant, pendant deux soleils entiers, qu'il n'est personne dans l'univers, la seule Dulcinée exceptée, que l'on puisse comparer à ces aimables bergères, pour les grâces et la politesse. »

Aussitôt, et sans attendre de réponse, notre héros sort de table, court monter sur Rossinante; et suivi de Sancho sur son âne, et de la troupe de pasteurs, qui voulaient voir la fin de cette aventure, il vase planter au milieu de la route, où trois fois il crie, d'une voix de tonnerre, que tous les passants, tous les voyageurs se préparaient à faire l'aveu de ce qu'il avait avancé.

Personne ne répondit, car il ne fut entendu de personne; mais quelques instants après on vit venir dans le chemin des hommes à cheval, à pied, armés de longs bâtons ferrés, et conduisant un troupeau d'animaux qui faisaient voler au loin la poussière. Les bergères les eurent à peine distingués qu'elles se retirèrent avec effroi. Le seul don Quichotte, inaccessible à la crainte, s'affermi sur la selle et demeure à sa place. Sancho se couvre le mieux qu'il peut de la croupe de Rossinante. Le troupeau s'avance; et l'un de ceux qui le guidaient se met à crier : « Range-toi donc, si tu ne veux pas que ces taureaux te mettent en pièces. — Vraiment, répondit le chevalier, c'est bien à moi que les taureaux font peur! Quand ils seraient de Xarama, ce bras saura les arrêter, jusqu'à ce que vous ayez confessé que les bergères de ce bocage..... »

Il n'acheva point; les taureaux interrompirent son discours en jetant par terre et le héros et son cheval, et l'écuyer et son âne. Ils leur passèrent à tous sur le corps, sans seulement les regarder; et lorsque nos aventuriers se relevèrent, les taureaux étaient déjà loin. Don Quichotte, tout en boitant, eut beau courir après eux, les traiter de lâches, de malandrins, aucun ne retourna la tête. Sancho, dans un profond silence, fit relever l'âne et Rossinante, les amena doucement à son maître, qui, honteux et désespéré du triste succès de son entreprise, ne voulut point reparaitre devant les bergères de l'Arcadie, et continua son chemin sans dire un mot à son écuyer.



CHAPITRE XLVII

GRAVE DIFFÉREND DE DON QUICHOTTE ET DE SANCHO

Nos voyageurs gagnèrent un petit bois, dans lequel une fontaine claire serpentait sur un vert gazon. Ils s'arrêtèrent au bord de cette eau, rafraîchirent leurs mains, leurs visages; et, laissant paître l'âne et Rossinante, ils se couchèrent sur l'herbe tendre. Sancho, toujours en silence, alla chercher les provisions dont il avait rempli le bissac, vint les placer devant don Quichotte; et, n'osant y toucher le premier, il les regardait tristement, reportait ensuite les yeux sur son maître, et poussait de profonds soupirs.

« Mange, mange, lui dit don Quichotte : tes chagrins s'apaisent en mangeant; la mort seule peut calmer les miens. Cette mort est l'unique objet de mes vœux, lorsque je songe que ce don Quichotte, dont tout l'univers lit l'histoire, dont les exploits ont lassé les cent louches de la Renommée, vient de se voir, au moment où il attendait de nouveaux triomphes, foulé aux pieds d'immondes animaux. C'en est fait, ami, je ne puis soutenir tant de honte; et puisque la douleur ne suffit point pour cesser de vivre, je veux que la faim termine mes jours.

— Ah! monsieur, que dites-vous là? répondit Sancho tout en profitant de la permission de souper; la plus affreuse des morts est celle dont vous parlez. D'ailleurs, l'accident qui nous est arrivé ressemble si fort à tant d'autres dont nous sommes bien revenus, que je ne vois pas pourquoi vous ne le soutiendriez pas avec votre courage ordinaire. Croyez-moi, mangez un petit morceau; dormez ensuite sur cette herbe fraîche; je vous promets qu'en vous réveillant vous vous trouverez beaucoup mieux. — Mon ami Sancho, ce remède ne me soulagera guère; mais il dépendrait de toi d'adoucir beaucoup mes tourments. — Vous n'avez qu'à dire, monsieur; que faut-il faire? — Te rappeler tes promesses, t'éloigner de quelques pas, et, profitant du calme de la nuit, du beau temps qu'il fait, de la solitude où nous sommes, te donner, de bonne amitié, trois ou quatre cents coups d'étrivière, a compte sur les trois mille et tant, nécessaires pour désenchanter la malheureuse Dulcinée. Voilà, voilà, je l'avoue, la seule consolation dont soit susceptible mon cœur affligé. — Je suis fâché, monsieur, que ce soit la seule, par la raison que ce que vous demandez mérite de longues réflexions. On ne se décide pas tout d'un coup à se donner ainsi des coups de fouet; cela vaut la peine d'y penser. Commençons par dormir; nous verrons ensuite. Une bonne nuit porte conseil; il y a bien des heures dans un jour; et, d'après mon zèle pour vous et pour madame Dulcinée, je ne serais pas surpris qu'un de ces matins vous me trouvassiez criblé de coups de fouet en l'honneur de cette pauvre dame. Ne disons rien jusque-là, l'impatience gâte tout. »

Après ces mots notre écuyer acheva tranquillement de souper, et, souhaitant le bonsoir à son maître, s'endormit, sur l'herbe, d'un profond sommeil. Don Quichotte, qui ne pouvait dormir, et qui réfléchissait avec douleur au peu d'empressement que témoignait Sancho pour désenchanter Dulcinée, conclut qu'il était nécessaire d'aider un peu à l'accomplissement de l'oracle de Merlin, qui jamais sans cela ne s'accomplirait. « Oui, disait-il en lui-même, Alexandre coupa le nœud qu'il ne pouvait délier : je dois imiter Alexandre; et puisque le paresseux Sancho a poussé la négligence jusqu'à ne se donner encore que cinq coups de fouet sur les trois mille trois cents qu'on exige, c'est à moi de les lui appliquer, pour que, d'une manière ou d'une autre, mon amante soit délivrée. »

Cela dit, don Quichotte se lève, va prendre le bridon de Rossinante, l'ajuste à sa manière en deux ou trois doubles, revient doucement vers Sancho, et commençait à détacher ses chausses, lorsque notre écuyer, se réveillant, se met à crier : « Qui va là? et que veut-on à mes chausses? — C'est moi, ami, répond don Quichotte; ne crains rien, je veux seulement réparer ta négligence, acquitter tes anciennes dettes, et t'épargner la peine de te fustiger. — Non, de par tous les diables, monsieur! et je prie votre seigneurie de se tenir en repos. Vous n'avez pas oublié que c'est moi qui dois faire la pénitence volontairement et de mon plein gré : or dans cet instant je ne me sens point la plus petite fantaisie de me donner des coups d'étrivière; attendez, s'il vous plaît, que l'envie m'en prenne. — Oh! je suis lassé de tant de délais : je te connais; tu as le cœur dur et la peau tendre; nous n'en finirions jamais si je ne m'en mêlais pas. »

Il saisit alors l'écuyer, et veut de force accomplir l'oracle. Sancho, qu'il oblige de se défendre, se met sur ses pieds, embrasse son maître, lui donne le croc-en-jambe, et tombe par terre avec lui. Mais don Quichotte était dessous, et l'écuyer lui tenait les mains. « Comment! traître! lui disait le héros, tu oses attaquer ton seigneur, ton maître, celui qui te donne du pain! — Ce n'est pas moi qui attaque, répondait Sancho : je respecte, j'aime mon seigneur; mais je ne veux pas qu'il me fouette. Promettez-moi de ne plus venir me surprendre quand je dors, et sur-le-champ je vous laisse libre. » Don Quichotte le promit, le jura par Dulcinée. Aussitôt l'écuyer se lève, s'éloigne de quelques pas, et, sans entrer en explication, s'enfonce dans le fort du bois pour continuer son sommeil.





CHAPITRE XLVIII

RÉCEPTION DE NOTRE HÉROS A BARCELONE, ET SON ENTRETIEN AVEC LA TÊTE
ENCHANTÉE

Le lendemain de cette aventure don Quichotte se remit en route, et suivit pendant six jours le droit chemin de Barcelone.

Il y arriva le jour de la Saint-Jean. L'aurore, qui venait de paraître, découvrit aux yeux de nos deux héros la superbe ville de Barcelone, son port, ses rivages, et la mer, qui leur parut à tous deux beaucoup plus grande que les étangs de Ruidera si célèbres dans la Manche. En même temps le bruit des timbales, le son des hautbois, se firent entendre au milieu de la ville; et des cris de joie lancés dans les airs annoncèrent la solennité de la fête. Le ciel était pur, l'air serein; le soleil, de ses rayons d'or, faisait étinceler tous les objets. Les galères et les navires, déployant leurs flammes et leurs banderoles, commencèrent à se mouvoir au son des clairons, des trompettes et des divers instruments de guerre. Une foule de cavaliers, parés de riches habits, montés sur des chevaux superbes, cou-

raient au galop border le rivage; des décharges de mousqueterie se mêlaient aux belliqueuses fanfares et les canons des vaisseaux répondaient par intervalles à l'artillerie des remparts.

Don Quichotte et surtout Sancho demeuraient éblouis de ce spectacle, lorsqu'ils virent accourir vers eux un groupe de cavaliers. C'étaient les amis d'un chef de brigands très courtois, que don Quichotte avait rencontré sur sa route; ce chef de brigands, nommé Roque, s'était pris d'amitié pour don Quichotte, et l'avait recommandé à ses amis de Barcelone. L'un d'eux s'écrie en arrivant : « Que le miroir, le flambeau, le digne modèle de la chevalerie soit le bienvenu dans notre cité! Que tous s'empressent de rendre hommage au brave, au fameux don Quichotte. »

Notre chevalier n'eut pas le temps de répondre; il fut entouré, pressé, emporté pour ainsi dire vers la ville, dans laquelle il fit son entrée au milieu de ce brillant escadron, précédé par de la musique, et suivi d'un peuple nombreux, qui se précipitait sur son passage. On le conduisit ainsi jusqu'à la maison de don Antonio Moréno, jeune homme riche, aimant le plaisir, et l'ami particulier de Roque. Tout était prêt pour recevoir le héros. Antonio le fit loger dans le plus beau de ses appartements, lui prodigua les honneurs, les soins les plus attentifs; et Sancho, qu'il n'oublia point, se réjouit de se retrouver dans la maison du bon don Diègue, ou dans le château de la duchesse.

Lorsque don Quichotte eut quitté ses armes, et qu'il se fut revêtu de son beau pourpoint chamois, il vint rejoindre la compagnie, qui l'attendait pour dîner. On se met à table : la jeune épouse d'Antonio, placée à côté du chevalier, lui fit les honneurs du festin avec autant d'esprit que de grâce.

Après le dîner, don Antonio conduisit son hôte et quelques personnes de la compagnie dans un assez grand cabinet, dont le principal ornement était un buste de bronze placé sur un long pied de jaspe. « Seigneur chevalier, dit-il en lui faisant remarquer ce buste, cette tête que vous voyez, et que vous prenez peut-être pour celle de quelque empereur, est le chef-d'œuvre de la nécromancie; c'est l'ouvrage d'un enchanteur polonais, disciple du fameux Scot, dont on raconte tant de merveilles. Cet homme extraordinaire logea chez moi, et pour mille écus d'or me laissa ce buste, qui répond comme

une personne à toutes les questions qu'on lui fait. Vous êtes le maître, ajouta-t-il, d'en faire sur-le-champ l'épreuve.

« Tête, dit don Quichotte, ce que j'ai vu dans la caverne de Montésinos était-il vrai ou fantastique? Mon écuyer accomplira-t-il la pénitence qui lui fut imposée? et verrai-je le désenchantement de ma chère Dulcinée? — Ce que tu demandes, répondit le buste, sur la caverne de Montésinos serait le sujet d'une discussion longue, dans laquelle je ne veux point entrer. Ton écuyer, avec l'aide du temps, accomplira la pénitence, et Dulcinée deviendra ce qu'elle a toujours été. — Il suffit, s'écria le héros, je ne me plaindrai de rien si j'arrive à ce bonheur suprême. » Sancho s'approche alors doucement : « Madame la tête, dit-il, serai-je encore gouverneur? reverrai-je mes enfants et ma femme? — Oui, répond le buste, tu gouverneras dans ta maison; c'est alors que tu reverras Thérèse et tes enfants. — Pardi! voilà une belle réponse, s'écria Sancho, j'en aurais dit autant sans être sorcier. »

Le lecteur devine facilement le secret de la tête enchantée : un tuyau placé dans le piédestal de ce buste creux portait à l'oreille d'un homme caché dans une chambre au-dessous tout ce qui se disait en haut, et rapportait de même les réponses que cet homme s'amusa à faire.





CHAPITRE XLIX

GRANDE AVENTURE, QUI DE TOUTES CELLES QU'ON A VUES FUT LA PLUS
DOULOUREUSE POUR NOTRE HÉROS

Le lendemain de ce jour, Antonio et ses amis proposèrent à don Quichotte de venir visiter les galères. Sancho témoigna une grande joie de cette proposition, et suivit son maître sur le port. Le général, qu'on avait prévu, aussitôt qu'il les vit arriver, fit abattre les tentes et sonner des fanfares; un esquif, couvert de riches tapis, garni de coussins de velours, vint prendre nos deux héros; le canon de la capitane se fit entendre, et les autres galères lui répondirent. Au milieu de ces honneurs, don Quichotte montait à l'échelle; tout l'équipage le salua par des cris trois fois répétés. Le général, après l'avoir embrassé, lui fit un beau compliment, qui ne resta pas sans réponse, et le signal fut donné pour une promenade sur la mer.

A ce signal tous les forçats, dépouillés de la ceinture en haut, se mirent à ramer avec tant de force et de vitesse, que Sancho se crut emporté par une légion de diables. Il regardait en tremblant cette foule d'hommes nus, et se rangeait le plus près qu'il pouvait de son maître, assis à la poupe avec le général, lorsque le premier rameur de la droite, faisant semblant de croire que notre écuyer voulait aller à la proue, le prend dans ses bras, l'enlève, et le passe à son compagnon, qui le passe de même à un autre. Le pauvre écuyer, voltigeant ainsi de main en main, arrive en un clin d'œil à l'autre bout

de la galère. Il fut près de s'évanouir de terreur ; et cette terreur augmenta par la chute de la grande antenne, qu'on abattit dans ce moment. Sancho, fermant les yeux et baissant la tête, crut que le ciel tombait sur lui. Interrogé sur ce qu'il avait, il répondit, en bégayant, qu'il voulait parler à son maître. Aussitôt les mains des forçats le font de nouveau voyager dans l'air, et le rapportent à sa première place. A peine était-il arrivé, qu'il voit le commandeur sauter dans les bancs, et le fouet à la main frapper les épaules des malheureux galériens. Épouvanté de ce spectacle, Sancho ne savait plus où se cacher, lorsque don Quichotte s'approche et lui dit : « Ami, la belle occasion de me prouver, si tu le voulais, l'intérêt que tu prends à ce qui me touche ! — Comment cela ? reprit l'écuyer. — En te déshabillant, mon fils, à l'exemple de ces messieurs, t'asseyant avec eux sur les bancs, où tu recevras à ton aise, et presque sans t'en mêler, quelques centaines de coups de fouet pour désenchanter Dulcinée. »

Sancho ne répondit à cette proposition que par un regard de colère. Le général voulut savoir ce que c'était que cet enchantement, et don Quichotte l'instruisit en détail des malheurs arrivés à la reine des belles. Cette conversation dura tout le temps de la promenade, que Sancho vit finir avec grande joie.

Au retour, une superbe fête attendait notre héros : l'épouse d'Antonio avait rassemblé chez elle les plus belles, les plus aimables personnes de la ville. Après un magnifique souper, la musique annonça le bal ; don Quichotte fut prié de l'ouvrir ; et deux des plus jolies danseuses se donnèrent en secret le mot pour ne pas le laisser reposer un instant. A peine avait-il quitté l'une, que l'autre venait le reprendre ; et notre héros, hors d'haleine, n'osait se refuser à leurs vœux. On ne pouvait regarder sans rire ce pauvre chevalier si maigre, si jaune, si sec, couvert de son pourpoint chamois, soufflant, sautant hors de mesure, au milieu de jeunes beautés qui, l'agaçant à l'envi, ne semblaient occupées que de lui seul, se le disputaient sans cesse, se le dérobaient l'une à l'autre. Mais les forces de don Quichotte ne soutinrent point cette longue épreuve ; accablé de lassitude, n'en pouvant plus, couvert de sueur, il s'assit sur le parquet, en s'écriant : « Fuyez loin de moi, trop dangereux ennemis de la souveraine de mes pensées ! fuyez, fuyez ! Laissez à mon cœur la

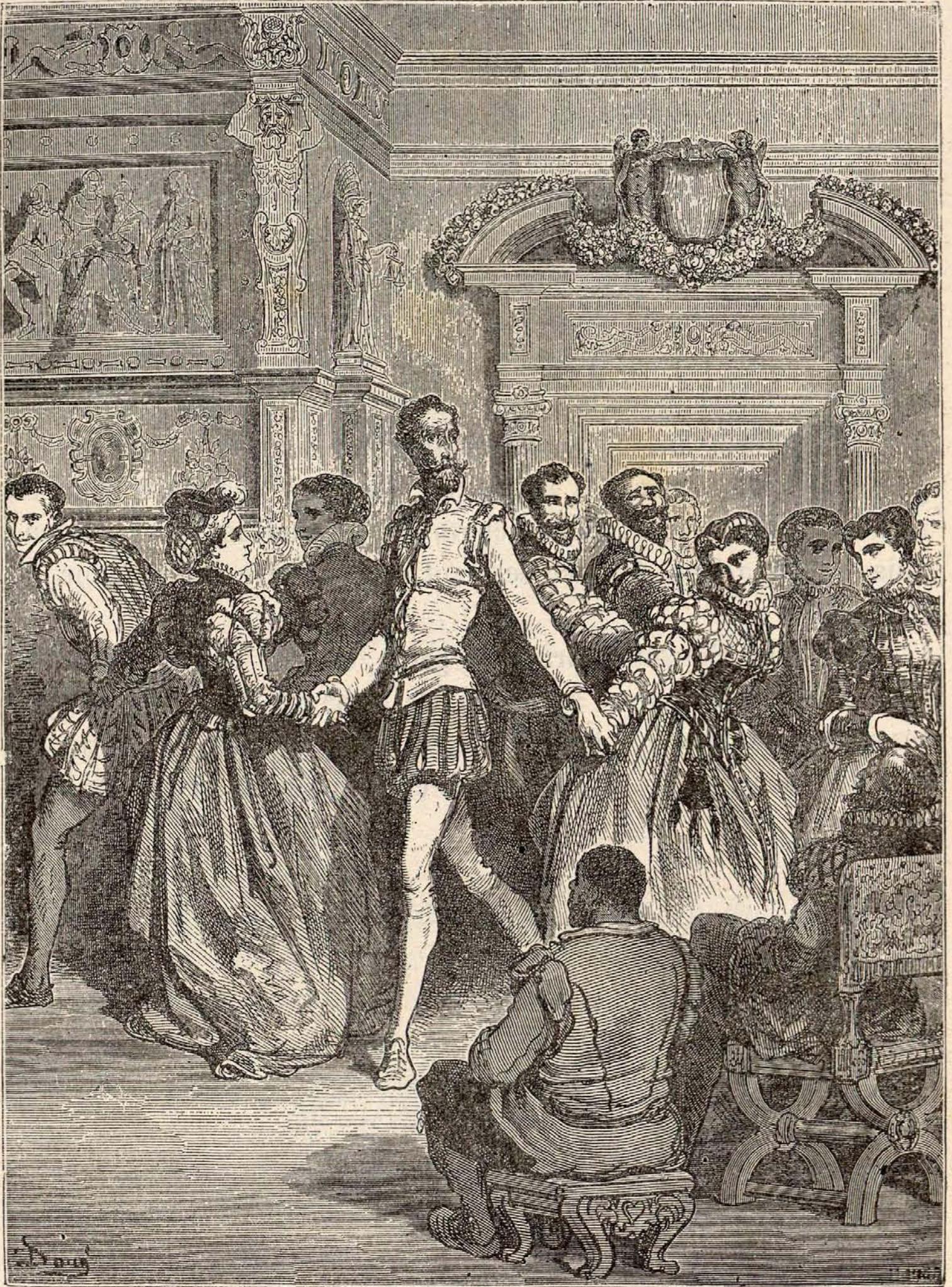
fidélité qu'il veut lui garder. » Don Antonio vint à son secours, le fit porter dans sa chambre, où Sancho le mit au lit.

Le repos et le sommeil eurent bientôt rétabli don Quichotte; de nouvelles fêtes, de nouveaux plaisirs l'occupèrent le lendemain. Malgré tant d'honneurs, notre héros, après six jours, songeait à quitter Barcelone pour reprendre les nobles travaux auxquels il s'était consacré. Dans cette pensée, un matin, couvert de toutes ses armes, monté sur le bon Rossinante, il fut se promener sur la grève, suivi d'Antonio et de ses amis. Comme il s'entretenait avec eux, on voit paraître tout à coup sur la plage un chevalier armé de pied en cap, monté sur un magnifique cheval, cachant son visage sous sa visière, et portant sur son large bouclier une lune éblouissante. Cet inconnu arrive au galop, s'arrête devant don Quichotte, et d'une voix haute et fière :

« Illustre guerrier, dit-il, tu vois le chevalier de la BlancheLune; dès longtemps la renommée a dû t'apprendre quel est ce nom. Je viens m'éprouver avec toi; je viens te faire convenir que la maîtresse de mon cœur l'emporte en attraits, en beauté, sur ta fameuse Dulcinée. Si tu consens à l'avouer de bon gré, tu m'épargneras la peine de te vaincre et le regret de te donner la mort; si ton mauvais destin te force à combattre, écoute les conditions de notre combat : vaincu par moi, tu te retireras dans ta maison, où j'exige que tu passes une année sans pouvoir reprendre l'épée; vaincu par toi, je t'abandonne mes armes, mon cheval, ma vie et ma gloire.

— Chevalier de la Blanche Lune, répond don Quichotte, aussi surpris qu'irrité de tant d'arrogance, tu n'as jamais vu Dulcinée; un seul de ses regards eût suffi pour te prouver qu'aucune belle ne peut lui être comparée. Ta folle erreur me fait pitié; mais j'accepte tes conditions; je n'en refuse que l'abandon que tu me fais de ta gloire; elle n'est pas encore venue jusqu'à moi, et la mienne n'en a pas besoin; prends du champ, prépare ta lance, et commençons à s'instant même. »

Les deux adversaires avaient pris du champ. Le coursier de l'inconnu, plus grand, plus fort que Rossinante, fournit presque à lui seul toute la carrière; il arriva comme la foudre sur le malheureux don Quichotte; et le jeta lui et son cheval à vingt pas de là sur le sable. Aussitôt le chevalier vainqueur, qui n'avait pas voulu se



ON NE POUVAIT REGARDER SANS RIRE CE PAUVRE CHEVALIER.

servir de sa lance, et l'avait relevée exprès en rencontrant notre héros, revint lui présenter la pointe à la visière, en lui disant : « Vous êtes mort si vous ne faites l'aveu que je vous ai demandé. » Don Quichotte, presque évanoui, rassemble toutes ses forces, et lui répond, d'un accent lamentable : « Le malheur ou la faiblesse du chevalier de Dulcinée n'empêche pas qu'elle ne soit la plus belle de l'univers. Hâte-toi de m'ôter la vie; le trépas est un bienfait pour quiconque a perdu l'honneur.

— A Dieu ne plaise, répond l'inconnu, que j'immole le plus magnanime, le plus fidèle des amants! Que la beauté de Dulcinée, que sa gloire, restent parfaites! Ton vainqueur même lui rend hommage. La seule chose que j'exige, c'est que le grand don Quichotte, observant les conditions de notre combat, s'abstienne de porter les armes pendant une année entière, et se retire dans sa maison. — Il le jure, foi de chevalier, répond le héros vaincu, puisqu'il n'y a rien dans ce serment de contraire à l'honneur de Dulcinée. »

A ces mots l'inconnu prend le galop, et s'en retourne vers la ville. Don Antonio court après lui, s'attache à ses pas, tandis que ses amis et Sancho, désolés, relevaient le pauvre don Quichotte, le faisaient mettre sur un brancard, et le rapportaient tristement chez lui.





CHAPITRE L

CE QUE C'ÉTAIT QUE LE CHEVALIER DE LA BLANCHE LUNE. DÉPART
DE DON QUICHOTTE ET SES NOUVEAUX PROJETS

Antonio, qui brûlait de connaître le chevalier de la Blanche Lune, ne le perdit pas un instant de vue; et le voyant entrer dans une maison, il y entre aussitôt après lui; là il le trouve occupé de se faire désarmer. L'inconnu lui dit avec un sourire : « Seigneur, je crois pénétrer le motif qui vous attire sur mes pas; vous voulez savoir qui je suis; je ne vous en ferai point un mystère. On m'appelle Samson Carrasco; je suis du village de don Quichotte. La folie de ce bon gentilhomme, que nous estimons, que nous aimons tous, a fait naître dès longtemps ma pitié; j'ai pensé, d'après les conseils de plusieurs de mes amis, que le repos et la retraite étaient les seuls moyens qui nous restaient de le rendre à la raison. Je me suis donc fait chevalier errant pour le combattre, le vaincre, et le forcer de retourner chez lui. Je vous supplie, seigneur, de ne point révéler ce que je vous confie; vous auriez le chagrin de nuire à la guérison

d'un homme de bien, dont les qualités et l'esprit méritent votre intérêt.

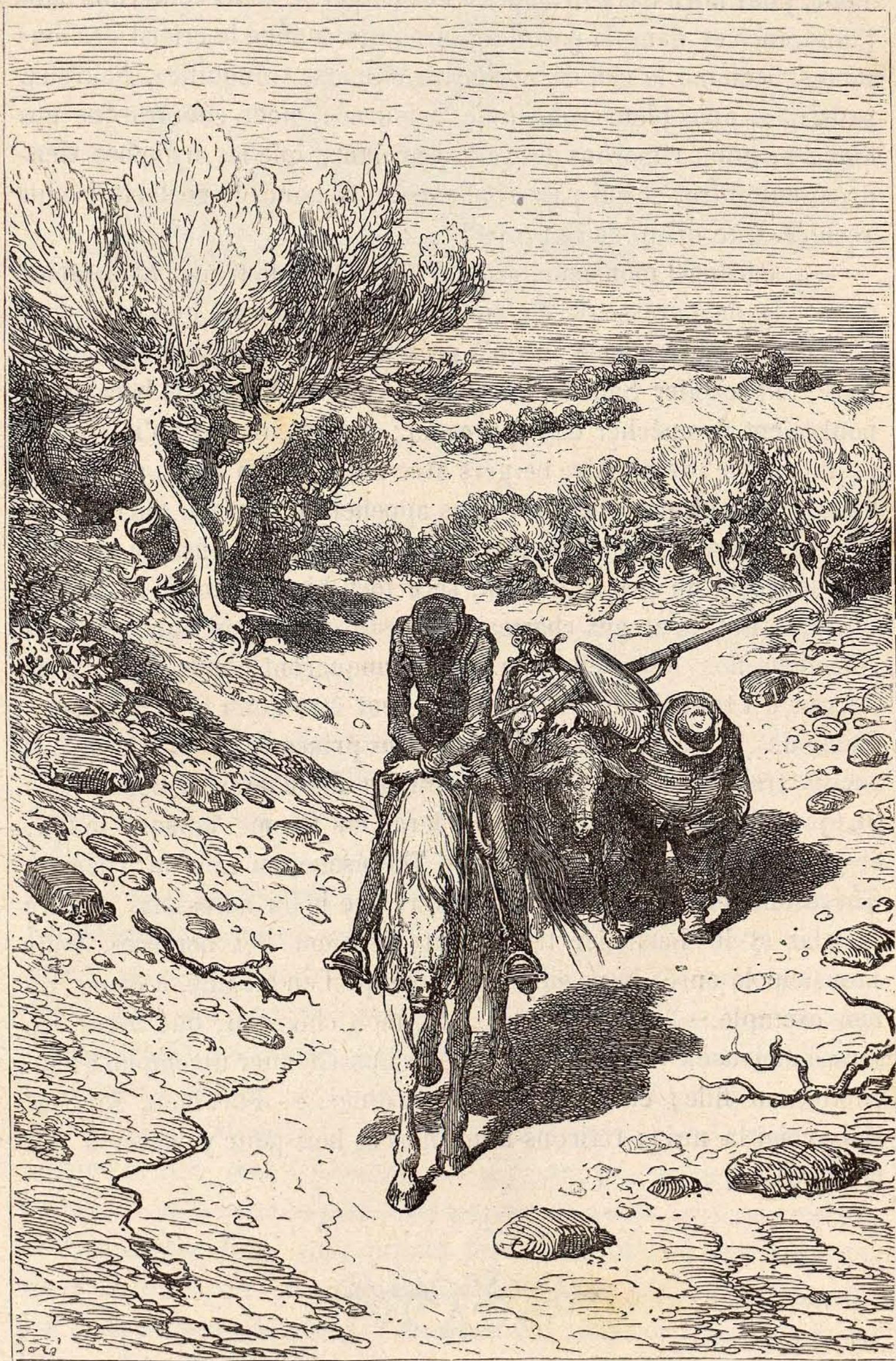
— Seigneur, lui répondit Antonio, je n'ose vous avouer que j'ai du regret à voir accomplir un dessein aussi louable que le vôtre : vous allez priver le monde d'un grand plaisir ; et jamais don Quichotte sage ne vaudra don Quichotte fou. Au surplus, j'ai de la peine à penser que tous vos efforts, toute votre industrie, puissent remettre en son bon sens une tête aussi dérangée ; je n'en serai pas moins fidèle au secret que vous me confiez, et je vous offre de bon cœur tout ce qui pourrait vous être agréable dans un pays étranger pour vous. »

Le bachelier remercia l'obligeant Antonio, se débarrassa de ses armes, qu'il fit attacher sur un mulet, monta son cheval de bataille, et sortit à l'instant de la ville pour s'en retourner chez lui.

Pendant ce temps notre héros, affligé, confus et moulu, était tristement dans son lit, où Sancho tâchait de le consoler.

Au bout de dix jours il voulut partir, et prit congé de ses hôtes. Les regrets qu'on lui témoigna furent sincères : il embrassa don Antonio, promit de lui donner de ses nouvelles ; et, sans armes, sans épée, dans l'équipage d'un vaincu, monté sur Rossinante, encore boiteux, précédé de l'âne qui portait son armure, et de Sancho marchant à pied, notre héros se mit en chemin.

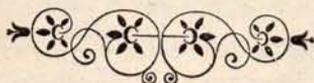
Nos voyageurs cheminèrent quatre jours, et se retrouvèrent au même bocage où ils avaient rencontré les bergères de l'Arcadie. « Reconnaissez-vous ces lieux ? demanda Sancho. — Oui, mon ami, répond don Quichotte ; et le souvenir qu'ils m'ont laissé me donne dans ce moment une idée que je crois heureuse. Faisons-nous bergers, Sancho, du moins pendant tout le temps qu'il m'est défendu de porter les armes. J'achèterai quelques moutons, un chalumeau, une panetière ; nous nous habillerons tous deux en pasteurs, et, prenant le nom, moi du berger Quichotte, toi du berger Pancino, nous parcourrons les monts, les vallées, en faisant répéter aux échos nos douces et tendres chansons. Nous habiterons les bois, les prairies, les bords fleuris des limpides ruisseaux. Le fruit des chênes suffira pour notre frugale nourriture, l'onde fugitive des sources pour notre fraîche boisson ; les lièges nous donneront un asile pendant la nuit, les saules de l'ombre pendant le jour, l'églantier sa simple

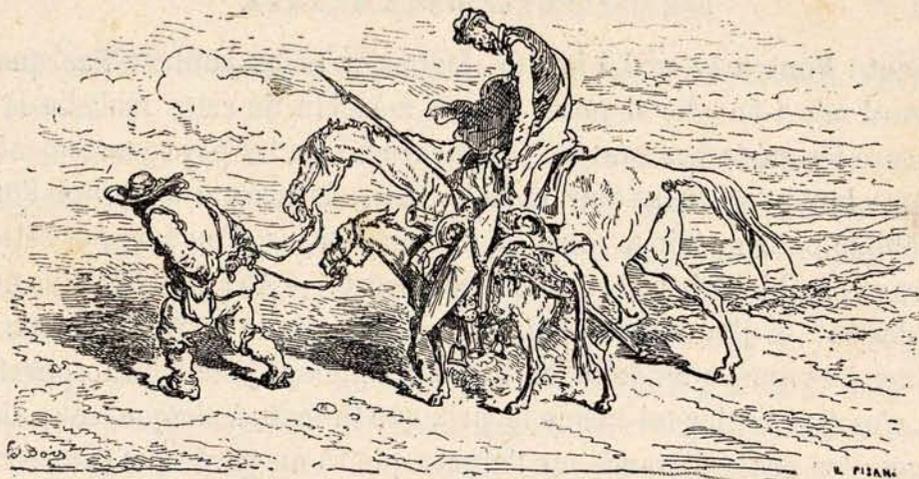


NOS VOYAGEURS CHEMINÈRENT QUATRE JOURS.

fleur, pour faire des guirlandes à nos bergères. Nous coulerons dans l'innocence et dans la paix des jours purs comme le cristal des fontaines, comme le ciel de nos beaux climats; tranquilles, heureux, satisfaits, nous pleurerons toute la journée, nous soupirerons nos amours, nous rimerons des vers charmants, que les nymphes viendront entendre, et qui passeront avec notre nom à la postérité la plus reculée. Que dis-tu de ce projet?

— Pardieu! monsieur, répond l'écuyer, je le trouve admirable; cette vie de paresseux me convient encore mieux que celle que nous avons menée jusqu'à présent. Je parie que monsieur le curé, le bachelier Samson Carrasco et maître Nicolas le barbier ne pourraient s'empêcher de l'approuver; et je ne dis pas qu'il ne leur prenne envie de se faire bergers avec nous. — Eh bien, mon ami, nous les recevrons avec joie; nous appellerons Samson Carrasco le pasteur Samsolino; maître Nicolas, Nicolasso; et monsieur le curé, en allongeant un peu son nom, sera fort bien nommé le berger Curiambro. Quant aux charmantes pastourelles que nous célébrerons dans nos vers, elles ne nous manqueront point; d'abord la mienne est toute trouvée: Dulcinée peut être aussi bien la plus aimable des bergères que la plus belle des princesses. Je n'ai là-dessus aucun travail à faire. Toi, mon ami, tu chercheras la tienne... — Oh! je n'irai pas bien loin: je garderai ma femme, puisque je l'ai; et je l'appellerai tout bonnement Thérésone, au lieu de Thérèse. Thérésone fera fort bien dans les vers que je lui adresserai. Maître Nicolas et le bachelier trouveront aisément des bergères. Pour monsieur le curé, je ne suis pas d'avis qu'il en ait une, à cause du bon exemple. — Tu as raison. Ah! mon cher ami, que notre vie sera délicieuse! — Monsieur, je veux aussi donner un emploi à Sancho, ma fille; elle nous portera le dîner. — Fort bien, Sancho. Mais voici la nuit; retirons-nous dans ce bois pour y penser à nos bergères. »





CHAPITRE LI

COMMENT LE BON SANCHO S'Y PRIT POUR DÉSENCHANTER DULCINÉE

La nuit était fort obscure, don Quichotte et son écuyer se reposèrent sous de grands arbres, soupèrent ensemble assez mal ; et leur souper fut à peine achevé, que Sancho s'arrangea pour dormir. « Mon cher enfant, lui dit son maître, avant que tu te livres au sommeil, je veux te rappeler une chose importante qu'il est absolument nécessaire de terminer avant de commencer tous deux cette vie pastorale qui nous promet de si beaux jours. — Eh ! quelle est cette chose ? monsieur, répondit l'écuyer en bâillant. — Ton cœur devrait t'en instruire. As-tu donc oublié tes promesses ? et rentrerons-nous dans notre village, prendrons-nous le nouvel état de pasteur avant d'avoir désenchanté la malheureuse Dulcinée ? Je t'en parle, comme tu vois, sans reproche, sans aigreur ; je n'exige point, je demande, et mon humble prière est au nom de notre ancienne amitié. — Hélas ! mon Dieu, vous prenez bien la meilleure manière d'obtenir de moi ce que vous voudrez ; mais s'il faut parler franchement, j'ai de la peine à comprendre comment des coups de fouet que je me donnerai peuvent faire du bien à une autre. Qu'a de commun ma pauvre peau avec madame Dulcinée ? Cela ressemble à ceux qui vous

disent : Vous avez mal à la tête, frottez-vous les jambes. Par quel hasard m'a-t-on choisi pour être le médecin de cette maladie-là? Encore les médecins sont-ils plus heureux : on les paye grassement, même lorsqu'ils tuent leur malade ; mais dans cette affaire-ci l'on m'oblige pour guérir le mien de me fouetter jusqu'au sang, et cette cure si pénible doit rester sans récompense. — Ah ! mon fils, que ne parles-tu ? Si j'avais pensé qu'un honnête salaire pouvait te déterminer à ce que j'attends de toi, depuis longtemps je te l'aurais offert. Tu n'as qu'à régler toi-même le prix que tu mets à chaque coup de fouet, t'en payer d'avance sur l'argent que tu me gardes, et te mettre tout de suite à l'ouvrage. »

Ces paroles firent ouvrir les yeux et les oreilles à Sancho. Il résolut de se fouetter tout de bon, pour augmenter le petit trésor qu'il apportait à sa femme. « Monsieur, reprit-il, voilà qui est dit ; je vais vous donner satisfaction. Ne me croyez pas cependant trop intéressé ; je suis père de famille, et c'est pour mes enfants que je travaille. Voyons, que me donnerez-vous pour trois mille trois cents coups de fouet ? Je ne parle pas des cinq que je pourrais en rabattre ; je veux faire bien les choses, et ces cinq-là déjà reçus iront par-dessus le marché. — Mon cher ami, si le prix du remède devait être proportionné au mérite de celle que tu vas guérir, le trésor de Venise et les mines du Potose ne pourraient te payer. Mais je m'en rapporte à ta bonne foi : vois ce qui me reste d'argent, et prends ce que tu voudras. — En conscience, mon cher maître, je ne peux pas faire ce que vous désirez à moins d'un quart de réal par coup : soyez certain qu'à tout autre j'en demanderais davantage. Ainsi donc les trois mille coups de fouet valent d'abord sept cent cinquante réaux, auxquels il faut en joindre soixante-quinze pour les trois cents autres : total, huit cent vingt-cinq réaux. Et je vous assure que c'est marché donné ; car je compte m'étriller de manière que l'on puisse dire aux envieux de ma petite fortune : Celui-là ne l'a pas volée... Suffit, vous serez content. — Oh ! je le suis déjà, Sancho, Sancho mon ami, Sancho de mon cœur ! Ma vie entière ne pourra suffire à te prouver ma reconnaissance. Si, comme je n'en doute point, Dulcinée reprend ses attraits, je ne me plaindrai plus du sort, je bénirai ma défaite, je rendrai grâce surtout à ta générosité. Quand commences-tu ? mon fils, Pour accélérer cet instant, je veux ajouter cent réaux.

— Quand? monsieur, Cette nuit, sans faute, et tout à l'heure, puisque j'y suis. »

Il court aussitôt prendre les licous de l'âne et de Rossinante, les joint ensemble pour en faire un fouet, s'éloigne d'une vingtaine de pas, résolu de terminer la douloureuse pénitence. Don Quichotte, qui le vit aller d'un air si déterminé, ne put s'empêcher de lui dire : « Mon ami, je te recommande de ne pas te mettre en pièces; ne frappe pas de manière que ta vie soit en danger; ménage-toi, je te supplie, ne jette pas d'abord tout ton feu. Je crains que tu n'en fasses trop; et je vais compter avec attention, pour t'arrêter dès qu'il sera temps. — Comptez, comptez si vous voulez, répond l'écuyer en se déshabillant, j'espère ne pas me tuer, mais je n'irai pas de main morte. »

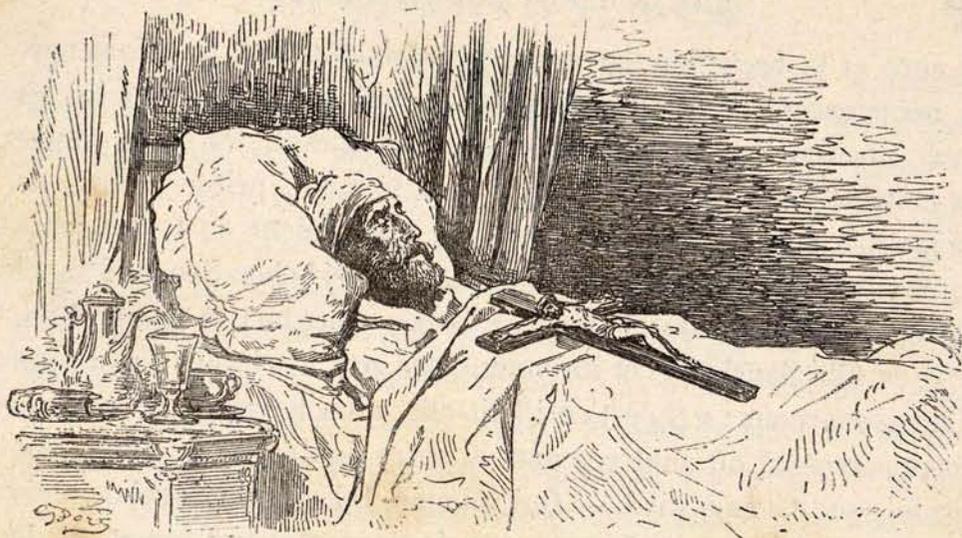
A ces mots, sur son dos tout nu, il s'applique deux coups vigoureux qui lui font pousser un cri. Plein de courage, il redouble; mais il ne put jamais passer le sixième. « Ah! monsieur, s'écria-t-il en s'arrêtant, j'ai fait un marché de dupe; cela vaut au moins un demi-réal. — Eh bien! mon ami, tu l'auras, » répond le héros généreux. Sancho reprend alors de la force; mais le fripon, au lieu de faire tomber les coups sur ses épaules, les applique sur les arbres dont il était environné. Se trouvant mieux de cette manière d'accomplir la pénitence, il ne s'arrête plus un moment, frappe, refrappe à tour de bras, en poussant de si profonds soupirs, qu'on l'aurait cru prêt à rendre l'âme. Don Quichotte, tout attendri, lui criait : « Mon fils, mon cher fils, arrête, arrête, en voilà bien assez pour une fois : j'en ai compté plus de mille. Tu te martyrises, mon enfant. — Non, répondait l'écuyer, je me sens en train, je veux en finir, et ne pas voler mon salaire. Battons le fer tandis qu'il est chaud : faisons moudre le moulin à présent que la meule est piquée; surtout n'approchez point, monsieur; je vais encore m'en donner un mille; le surplus ne sera qu'un jeu. » Il redouble alors de fureur, et frappe si vivement, qu'il ne restait pas un pouce d'écorce aux malheureux arbres qu'il avait choisis. Enfin, poussant un cri terrible en appliquant le plus fort de ses coups : « C'est ici, dit-il, que périt Samson. » Et il se laisse tomber sur la terre.

Don Quichotte, effrayé, se presse d'accourir et de lui arracher son fouet. « Je te défends de continuer, lui dit-il les larmes aux yeux;

songe, songe, mon cher ami, que ta vie est nécessaire à ta femme, à tes enfants; conserve-toi pour eux, je t'en prie; et que Dulcinée attende que tes forces soient revenues. — Puisque vous le voulez, répond Sancho, je renverrai jusqu'à demain la fin de cette grande affaire. Prêtez-moi seulement votre manteau, pour m'empêcher de me refroidir au milieu de ma sueur. » Notre héros se hâta d'envelopper son écuyer, qui, s'appuyant contre un tronc de chêne, s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain, au point du jour, tous deux se remirent en route. Don Quichotte osait à peine demander à Sancho comment il se trouvait. Celui-ci, sans entrer dans des explications, pria seulement son maître de ne point passer la nuit dans un village, parce qu'il avait pris la ferme résolution d'achever la pénitence, et qu'il aimait mieux la finir en plein air, surtout dans un bois, où la seule vue des arbres semblait soulager sa douleur. Don Quichotte y consentit, le remercia mille fois, et s'arrêta le même soir dans une grande forêt, où Sancho, toujours aux dépens non de ses épaules, mais des hêtres, parvint enfin, sans trop de travail, à terminer l'enchantement de Dulcinée, dont lui seul avait été l'inventeur.





CHAPITRE LII

ARRIVÉE DE DON QUICHOTTE CHEZ LUI; SA MALADIE, SA MORT

Notre héros, transporté de joie en pensant que le tendre objet de ses fidèles amours venait de reprendre tous ses attraits, attendait impatientement l'aurore, et ne doutait point que ses premiers rayons ne lui fissent voir Dulcinée. L'aurore parut sans cette belle; don Quichotte, surpris, continua son chemin, en regardant de tous côtés si Dulcinée n'arrivait pas. A chaque femme qu'il rencontrait son cœur battait avec violence; il accourait vers elle rempli d'espoir; la voyageuse passait sans rien dire, et don Quichotte soupirait douloureusement. Deux jours s'écoulèrent ainsi; nos héros arrivèrent enfin sur le haut d'une colline d'où ils découvrirent leur village. A cette vue Sancho se mit à genoux : « O ma chère patrie! s'écria-t-il, tu vas revoir ton fils Sancho, non bien riche, mais bien étrillé! reçois-le dans ton sein, ainsi que son maître le valeureux don Quichotte, qui revient à la vérité vaincu, mais dont le nom n'en fera pas moins et ton honneur et ta gloire. »

Don Quichotte dit à son écuyer de se lever, et tous deux entrèrent dans le village. Les premières personnes qu'ils rencontrèrent furent

le curé et le bachelier Carrasco, qui sortaient pour se promener. A peine eurent-ils reconnu leur ancien ami, qu'ils vinrent à lui les bras ouverts. Don Quichotte descendit de cheval, les serra contre sa poitrine, et les tenant tous deux par la main, prit le chemin de sa maison, suivi d'une foule d'enfants, qui criaient de toutes leurs forces : « Voici le seigneur don Quichotte ! voici le bon Sancho Pança ! Venez, venez, madame Thérèse. » Thérèse accourt, à demi vêtue, avec sa fille Sanchette ; et ne voyant pas son mari dans l'équipage d'un gouverneur : « Qu'est ceci ? dit-elle, mon homme, où est donc votre carrosse ? où sont vos gens et votre équipage ? Je crois, par ma foi, que tu es à pied. — Oui, femme, lui répond Sancho ; mais tu peux toujours m'embrasser, car je t'apporte de l'argent, et de l'argent bien gagné, je t'assure. — Ah ! mon ami, mon bon ami ! que je suis aise de te revoir ! Je te trouve engraisé, mon fils. Embrasse donc ta fille Sanchette, qui t'attendait comme on attend la rosée du printemps. Viens, viens vite à notre maison ; nous avons, j'espère, bien des choses à dire. » A ces mots la mère et la fille prennent Sancho par-dessous le bras, son âne par le licou, et les emmènent en les baisant tous deux.

La gouvernante et la nièce, sorties pour recevoir don Quichotte, firent éclater des transports de joie qui touchèrent notre héros. Il se pressa de leur raconter comment il avait été vaincu, et comment il avait juré de ne porter les armes d'une année. Le bachelier et le curé s'efforcèrent en vain de le consoler : rien ne put éclaircir la sombre tristesse qui se lisait sur son visage. Ses deux amis le quittèrent, en lui recommandant de veiller sur sa santé, de songer à se distraire : ce qu'il promit d'un air sérieux. La gouvernante lui donna de longs et sages conseils, qu'il écouta sans répondre ; et sa mélancolie augmenta le soir et le lendemain.

Quelques jours se passèrent ainsi : le silencieux don Quichotte semblait ne prendre intérêt à rien ; l'appétit, le sommeil l'avaient abandonné. Sans se plaindre, sans marquer d'humeur, il cherchait la solitude, rêvait, méditait sans cesse, et cachait avec soin les pleurs qui souvent bordaient ses paupières. Le seul Sancho, lorsqu'il venait le voir, lui causait encore un léger sourire ; mais c'était son unique réponse aux plaisanteries de son écuyer.

Hélas ! les malheureux humains, quelque distingués qu'ils soient

par leur grandeur, par leur gloire, par les dons de la nature, marchent toujours d'un pas rapide vers la tombe, qui les attend. Don Quichotte était près d'y descendre : soit que son heure fût venue, soit que le chagrin l'eût avancée, il fut pris d'une fièvre ardente qui le força de garder le lit. Pendant tout le temps de sa maladie, le curé, maître Nicolas et Carrasco ne quittèrent point leur ami ; le bon Sancho, triste, inquiet, ne sortit pas de sa chambre. On envoya chercher un médecin, qui jugea que la mélancolie était la seule cause du mal. Sancho, malgré sa douleur sincère, redoubla d'efforts pour égayer son maître, lui parla de leur projet de se faire tous deux bergers, du plaisir qu'ils auraient bientôt à jouer ensemble de la musette ; il ajouta qu'il venait d'acheter pour garder leurs troupeaux futurs deux superbes chiens, dont l'un s'appelait Barsino, et l'autre Butron. Le malade l'écoutait, le regardait tendrement, et par son regard lui faisait comprendre qu'il pénétrait sa bonne intention.

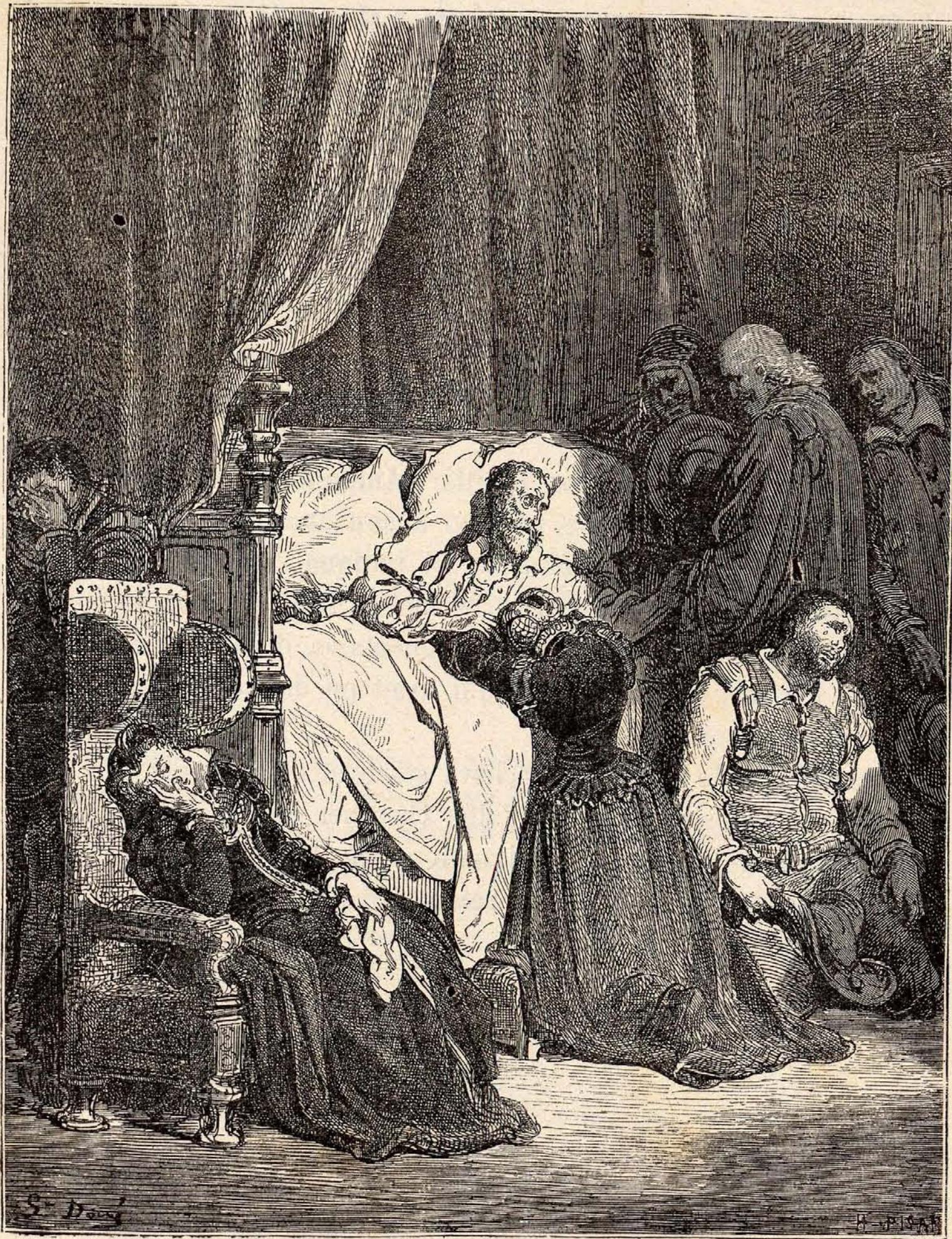
Le mal fit bientôt des progrès : le médecin, au bout de six jours, ne donnait guère d'espérance. Don Quichotte sentait son état ; il pria qu'on le laissât seul, parce qu'il voulait dormir : ce sommeil dura près de sept heures. La gouvernante et la nièce le pleuraient déjà comme mort ; mais tout à coup don Quichotte, réveillé, les appelle : « Mes chères filles, dit-il, rendez grâce au Dieu tout-puissant, dont l'infinie miséricorde vient de m'accorder aujourd'hui le plus signalé des bienfaits. — Mon cher oncle, répondit sa nièce, que veut dire votre seigneurie ? — Ma nièce, reprit-il doucement, c'est le bien le plus précieux à l'homme, celui qui seul peut lui procurer un peu de repos dans cette misérable vie, et le mettre à même d'obtenir dans l'autre la récompense des vertus. Ce bien si cher, c'est la raison : je l'avais perdue, ma nièce, en employant mes trop longs loisirs à des lectures insensées ; le ciel me la rend aujourd'hui ; je n'en jouirai pas longtemps ; ma reconnaissance n'en est pas moins vive. Je veux profiter du moins de ces courts moments, les seuls que je puisse compter dans ma vie, pour réparer autant qu'il est en moi les erreurs de mon long égarement, pour faire le bien que je n'ai pas fait. Appelez donc, je vous prie, mon ami monsieur le curé, le bachelier Samson, maître Nicolas, et le fidèle Sancho, à qui je dois demander pardon de lui avoir fait partager mon délire. »

Comme il achevait ces paroles, ils arrivèrent tous quatre. « Mes amis, reprit le mourant, je vous demandais, je vous désirais. Hâtez-vous de me féliciter de ce que je ne suis plus don Quichotte de la Manche ; je suis Alonzo Quixano, que l'on surnommait autrefois *le Bon*. Cessez, cessez de voir en moi l'imitateur d'Amadis, de Galaor, de ces héros imaginaires que mon extravagance avait pris pour modèles ; n'y voyez que votre voisin, votre fidèle ami, votre frère, dont le faible esprit, longtemps aliéné, retrouve à sa dernière heure assez de raison pour se repentir. Profitons-en, monsieur le curé ; daignez entendre l'aveu de mes fautes. Et vous, messieurs, pendant ce temps faites venir, s'il vous plaît, un notaire pour qu'il écrive mes dernières volontés. »

On l'écoutait en silence, on se regardait avec surprise et douleur. Sancho, qui jusqu'à ce moment n'avait pu croire son maître en danger, tombe à genoux auprès du lit, et se met à fondre en larmes. Le malade, lui tendant la main, le pria de le laisser avec monsieur le curé. Sa confession ne fut pas longue ; hélas ! son cœur était si pur ! Lui-même rappela tout le monde ; la gouvernante, la nièce, arrivèrent en poussant des cris : don Quichotte les consola. Lorsque le notaire fut venu, il lui dit de commencer son testament dans les formes ordinaires ; ensuite, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il se souleva, s'assit sur son lit, et, d'une voix faible, dicta ces paroles :

« Je laisse à mon ami Sancho Pança, que j'appelais mon écuyer dans le temps de ma folie, deux cents écus, que l'on prendra sur le plus clair de mon bien ; de plus, tout l'argent que je lui confiai lorsque nous partîmes ensemble, défendant à mes héritiers de lui en demander jamais compte, et ne regrettant des extravagances dont il a si souvent été le témoin que l'espoir qu'elles me donnaient de lui faire une grande fortune.

— Non, monsieur, interrompt Sancho en pleurant, et voulant empêcher le notaire d'écrire, non, monsieur, vous ne mourrez point ; il n'est pas possible que vous mouriez. Suivez mes conseils, mon cher maître : vivez, vivez, et bannissez ce noir chagrin qui seul vous met dans l'état où vous êtes. Je ferai tout ce que vous voudrez, nous irons où il vous plaira : berger, chevalier, écuyer, tout m'est égal, pourvu que je sois avec vous : je recommencerai s'il le faut à



DERNIERS MOMENTS DE DON QUICHOTTE.

désenchanter Dulcinée; si vous ne pouvez pas vous consoler du malheur d'avoir été vaincu, je dirai que c'est ma faute; je déclarerai, j'affirmerai par serment, que j'avais mal sanglé Rossinante, que c'est à moi seul que l'on doit s'en prendre, et que jamais.....

— Bien obligé, mon pauvre Sancho, interrompt doucement le malade; tu m'as vu si longtemps insensé, que tu ne dois pas croire encore que je sois devenu sage. Oublions nos vieilles erreurs, sans oublier notre vieille amitié: c'est toujours ton ami qui t'écoute, mais ce n'est plus don Quichotte; et, pour me servir avec toi d'un de ces proverbes que tu aimais tant, je te dirai que les oiseaux de l'an passé ne se trouvent plus dans le nid. Laisse-moi continuer, mon enfant, et reçois mon tendre regret de ne pouvoir te faire plus de bien. »

Il institue alors pour son héritière Antonine Quixana, sa nièce, à la charge de payer une pension à son ancienne gouvernante, et de faire quelques présents qu'il indiqua, comme des gages d'amitié, au bachelier Carrasco, à maître Nicolas, à monsieur le curé, qu'il nomma son exécuteur testamentaire. Il finit par demander pardon des mauvais exemples qu'il avait pu donner lorsqu'il était privé de sa raison.

Aussitôt que le notaire eut achevé ses tristes fonctions, don Quichotte pria monsieur le curé d'aller chercher les sacrements. Il les reçut avec une piété, une résignation, une ferveur, qui édifièrent tout le monde; et le soir, étant retombé dans une grande faiblesse, il rendit son âme à Dieu.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

	Pages.
I. — Du caractère et des occupations du fameux don Quichotte de la Manche....	5
II. — Comment don Quichotte sortit de chez lui la première fois.....	9
III. — De l'agréable manière dont notre héros reçut l'ordre de chevalerie.....	12
IV. — De ce qui advient à notre chevalier au sortir de l'hôtellerie.....	16
V. — Suite du malheur de notre héros.....	21
VI. — Du grand examen que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de notre gentilhomme.....	27
VII. — Seconde sortie du chevalier.....	30
VIII. — Comment don Quichotte mit fin à l'épouvantable aventure des moulins à vent.....	35
IX. — Où se termine le combat entre le vaillant Biscayen et l'intrépide chevalier de la Manche.....	42
X. — Conversation intéressante entre don Quichotte et son écuyer.....	44
XI. — Don Quichotte chez les chevriers.....	48
XII. — Triste rencontre que fit don Quichotte de muleliers très impolis.....	51
XIII. — Aventure de l'hôtellerie.....	55
XIV. — Entretien de nos deux héros, avec d'autres aventures importantes.....	62
XV. — Étrange rencontre que fit don Quichotte.....	68
XVI. — De la plus extraordinaire des aventures que don Quichotte mit à fin.....	73
XVII. — Conquête de l'armet de Mambrin.....	78

	Pages.
XVIII. — Comment don Quichotte mit en liberté plusieurs infortunés que l'on conduisait dans un lieu où ils ne voulaient point aller.....	83
XIX. — Des choses extraordinaires qui arrivèrent à notre chevalier dans la Sierra-Morena.....	88
XX. — Continuation de l'aventure de la Sierra-Morena.....	93
XXI. — Comment le vaillant chevalier de la Manche imita le Beau Ténébreux.....	97
XXII. — Finesse d'amour du galant don Quichotte dans la Sierra-Morena.....	104
XXIII. — Grands événements dignes d'être racontés.....	108
XXIV. — Comment l'on vint à bout de finir l'austère pénitence de notre chevalier	114
XXV. — Comment l'aimable Dorothee raconta qu'elle avait perdu sa couronne...	119
XXVI. — Entretien intéressant de don Quichotte et de son écuyer.....	123
XXVII. — Arrivée à l'hôtellerie. Épouvantable combat où don Quichotte est vainqueur.....	127
XXVIII. — Grands événements dans l'hôtellerie.....	130
XXIX. — Continuation de l'histoire de l'illustre infante de Micomicon. Beau discours de don Quichotte.....	133
XXX. — Continuation des grands événements arrivés dans l'hôtellerie.....	142
XXXI. — Où l'on achève de vérifier ce que c'était que l'armet de Mambrin et le harnais devenu bât.....	146
XXXII. — Enchantement de notre héros.....	150
XXXIII. — Suite de l'enchantement de notre héros.....	153
XXXIV. — Grande et fâcheuse aventure.....	164

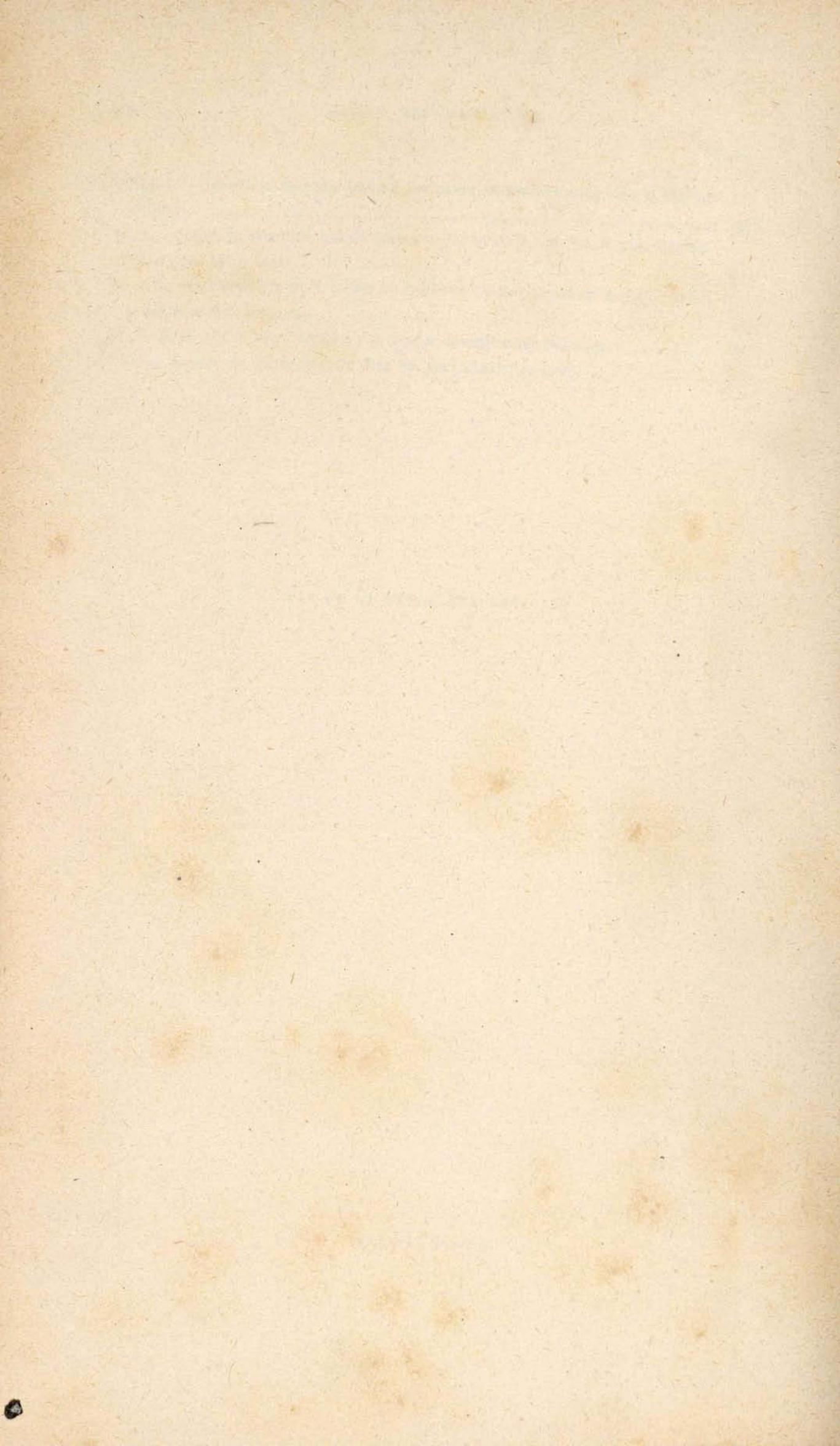
SECONDE PARTIE

I. — Comment se conduisent avec don Quichotte le curé et le barbier.....	164
II. — Visite de Sancho Pança.....	166
III. — Entretien de don Quichotte, de Sancho et du bachelier.....	168
IV. — Suite de la conversation.....	170
V. — Dispute de Sancho avec sa femme.....	172
VI. — Entretien particulier de don Quichotte et de son écuyer.....	175
VII. — Don Quichotte va voir Dulcinée.....	178
VIII. — Comment Sancho vint à bout d'enchanter la princesse Dulcinée.....	181
IX. — Aventure du char de la mort.....	184
X. — Étrange rencontre du vaillant don Quichotte et du brave chevalier des Miroirs.....	188

	Pages.
XI. — Entretien des deux écuyers.....	191
XII. — Grande querelle et terrible combat entre les héros errants ..	195
XIII. — De ce qu'étaient véritablement le chevalier des Miroirs et son écuyer....	201
XIV. — Rencontre de notre héros et d'un gentilhomme de la Manche.....	203
XV. — Où l'on verra la plus grande preuve de courage que don Quichotte ait jamais faite.....	206
XVI. — Séjour de notre héros chez don Diègue, avec d'autres extravagances.....	213
XVII. — Histoire de Basile.....	216
XVIII. — Noces de Gamache.....	220
XIX. — Suite des nocés de Gamache.....	226
XX. — Grande et surprenante aventure de la caverne de Montésinos	229
XXI. — Admirable récit que fait don Quichotte de ce qu'il a vu dans la caverne de Montésinos	233
XXII. — Où l'on trouvera des détails extravagants et ridicules, mais nécessaires à l'intelligence de cette étonnante histoire.....	237
XXIII. — Les marionnettes de Mélisandre.....	244
XXIV. — Suite de l'aventure des ânes.....	249
XXV. — Détails importants qu'il faut lire.....	252
XXVI. — Aventure de la barque enchantée.....	254
XXVII. — Comment notre héros rencontra une belle dame qui chassait.....	257
XXVIII. — Qui contient de grandes choses.....	260
XXIX. — Entretien de la duchesse et de Sancho.....	265
XXX. — Grande aventure de la forêt.....	269
XXXI. — Moyens que l'on proposa pour désenchanter Dulcinée.....	274
XXXII. — Lettre de Sancho à sa femme, avec d'autres événements.....	278
XXXIII. — Histoire de la Doloride.....	282
XXXIV. — Continuation et fin de cette mémorable aventure.....	285
XXXV. — Conseils de don Quichotte à Sancho sur le gouvernement de son île...	291
XXXVI. — Départ de Sancho pour son île. Étrange aventure arrivée à don Quichotte.....	294
XXXVII. — Comment Sancho prit possession de son île et la gouverna.....	297
XXXVIII. — Nouvelle persécution qu'éprouva notre chevalier.....	300
XXXIX. — Continuation du gouvernement de Sancho Pança.....	303
XL. — Ronde de Sancho dans son île.....	308
XLI. — Arrivée du page de la duchesse dans la maison de Thérèse Pança.....	311
XLII. — Retour du page de chez Thérèse.....	317
XLIII. — Laborieuse fin du gouvernement de Sancho.....	320
XLIV. — De ce qui arriva dans la route à Sancho Pança.....	325
XLV. — Départ de Don Quichotte de chez la duchesse.....	330
XLVI. — Comment les aventures se multiplièrent sous les pas de notre chevalier.....	333
XLVII. — Grave différend de don Quichotte et de Sancho.....	338

	Pages.
XLVIII. — Réception de notre héros à Barcelone, et son entretien avec la tête enchantée.....	341
XLIX. — Grande aventure, qui de toutes celles qu'on a vues fut la plus douloureuse pour notre héros.....	344
L. — Ce que c'était que le chevalier de la Blanche Lune. Départ de don Quichotte, et ses nouveaux projets.....	349
LI. — Comment le bon Sancho s'y prit pour désenchanter Dulcinée.....	353
LII. — Arrivée de don Quichotte chez lui. Sa maladie, sa mort.....	357

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES





1147984

